santes, étaient en proie aux ravages permanents de l'endémie typhoïque et qui n'ont eu qu'à améliorer leur hygiène puur réduire dans une mesure considérable cette cause de mortalité. Un médecin anglais, M. Corfield, a cité, à ce sujet, des faits on ne peut plus probants et qui sont de nature à stimuler singulièrement la vigilance de l'hygiène. Il a constaté que la mortalité typhoïque, pendant une période assez longue, s'est maintenue stationnaire dans une série de villes insoucieuses de leur salubrité et que, dans celles qui se montraient mieux avisées, elle s'était au contraire singulièrement réduite.

C'est ainsi que, dans l'une des villes de cette dernière catégorie, Salisbury, la diminution de cette mortalité n'a pas été moindre de 75 0|0 ; dans dix villes, la réduction a varié entre le tiers et la moitié ; et Bristol, qui est au bas de cette liste, a réalisé, grâce aux travaux d'assainissement dont elle s'est dotée, une diminution de 33 0|0 dans sa mortalité par la fièvre typhoïde. C'est fort encourageant, et l'hygiéniste songe avec amertume à tout ce que, sans que l'instruction populaire en éprouvât de préjudice, les millions dépensés en écoles somptueuses dans ces derniers temps auraient pu donner d'air salubre et d'eaux abondantes à tant de villes qui ne disposent encore aujourd'hui que parcimonieusement de ces deux éléments indispensables de toute salubrité.

Mais l'absence d'une bonne canalisation, d'une eau abondante et d'une police sanitaire vigilante et bien organisée n'est pas la seule cause d'aggravation du fléau typhoïque ; il faut aussi faire intervenir, pour expliquer les ravages qu'il fait dans la population des villes, un autre facteur : c'est l'encombrement et le méphitisme qu'il produit. J.-J. Rousseau s'est sans doute laissé aller à l'une de ces exagérations dans lesquelles son esprit versait si aisément, quand il a dit que « l'haleine de l'homme est mortelle à l'homme » et que les villes « sont le gouffre de l'espèce humaine » ; il avait besoin de ce contraste entre les villes et les campagnes pour glorifier l'état de dissémination primitive : mais il n'en est pas moins vrai que la fièvre typhoïde trouve dans l'encombrement des villes une condition favorable à son développement, et qu'à salubrité et hygiène égales, celles qui sont le plus encombrées sont aussi celles qui payent le tribut le plus lourd à la fièvre typhoïde.

L'encombrement d'une ville s'exprime de deux façons : par le rapport de sa population à sa superficie, envisagée soit dans l'ensemble de la ville, soit dans ses différents quartiers ; par la densité moyenne de la population de la maison. Ce dernier fait donne une mesure bien plus expressive de l'encombrement, et par suite de la valeur sanitaire d'une ville. Une statistique comparative qui remonte à une dizaine d'années, mais qui n'en conserve pas moins toute sa valeur, a déterminé la densité spécifique de la population d'un certain nombre de grandes villes ; elle constatait ce fait que, tandis que Paris a 246 habitants par hectare, Londres n'en a que 103, Berlin 59, et que Lille, resserrée entre ses fortifications, ne contient pas moins de 1,310 habitants pour la même uni é su perficielle.

En ce qui concerne la population spécifique moyenne des maisons, Paris contient par maison 32 habitants ; Vienne, 49 ; Saint-Pétersbourg, 52 ; Berlin, 32 ; Marseille, 13 ; Montpellier, 11 ; Naples, 35 ; Londres, 8, et Bruxelles, 9. Le contraste entre Paris et Londres est expressif, et l'encombrement dans la première de ces deux villes peut être considéré comme quadruple de ce qu'il est dans la seconde. Il n'est pas sans intérêt de rappeler, à ce propos, que la mortalité moyenne annuelle de Paris étant de 27.8 sur 1,000, celle de Vienne est de 47 ; celle de Saint-Pétersbourg de 41 ; celle de Berlin de 25 ; celle de Londres de 23.9. Or, cet ordre de moindre mortalité correspond à celui de moindre population de la maison moyenne dans ces diverses cités.

En ce qui concerne la fièvre typhoïde le contraste entre les deux capitales est frappant, surtout quand on les compare au point de vue du climat, de la canalisation souterraine, de la diffusion du bien-être, et il semblerait que Paris, placé dans des conditions bien plus favorables dût avoir une moindre mortalité par fièvre typhoïde. Or, c'est l'inverse qui se constate et chaque groupe de 10,000 habitants à Paris ne perd pas moins, année moyenne, de 10 à 12 personnes du fait de la fièvre typhoïde, tandis que la proportion de cette mortalité spéciale ne dépasse guère 3 à Londres,

M. Durand-Claye, qui s'occupe avec talent des applications de l'art de l'ingénieur à l'hygiène publique et qui jouit dans ces questions d'une juste autorité, vient de scumettre à une étude statistique l'épidémie de fièvre typhoïde qui a sévi à Paris en 1882 et qui a marqué par sa persistance et par sa rigueur.

Le chiffre des décès de ce chef n'a pas été, en effet, moindre de 14 par groupe de 10,000 habitants, c'est-à-dire supérieur à toutes les autres années depuis 1870, sauf la calamiteuse année 1871, où la population parisienne a été placée, par le fait du siège, dans des conditions exceptionnelles de privations et de dépression morale. En 1882, comme dans les autres années, l'épidémie a accusé l'influence des mois dans le sens d'une diminution de janvier à juin, avec un minimum pour ce dernier mois, et d'une aggravation de juin à janvier, avec le maximum habituel d'octobre.

La répartition de l'ensemble des décès entre les divers quartiers de Paris a signalé des différences proportionnelles très sensibles et qui montrent bien qu'un quartier est une ville dans la ville, et qu'il a sa salubrité et sa mortalité propres. Les maxima de mortalité ont été fournis par les quartiers populeux qui ont perdu, du fait de la fièvre typhoïde, 15 personnes sur chaque groupe de 10,000 habitants; et les minima par les quartiers riches dont la mortalité proportionnelle a été inférieure à 6. Le dix-neuvième arrondissement a été le plus maltraité, et le quatorzième le plus épargné. Le quartier de l'Ecole Militaire a eu 32 décès, et le quartier de la Santé 286 seulement. Le neuvième arrondissement s'est signalé par une immunité à peu près complète.

Mais ce n'était pas assez de mesurer la mortalité typhoïque et son inégale répartition dans les divers arrondissements et quartiers de Paris ; cette étude n'aurait eu qu'un intérêt spéculatif si l'on n'avait chercher à expliquer la bizarrerie apparente des coups que cette épidémie a frappé par les conditions différentes dans lesquelles se sont trouvés les quartiers les plus éprouvés et ceux qui ont joui d'une immunité relative. La question de la densité spécifique ou du nombre d'habitants à l'hectare, que j'indiquais tout à l'heure, se présentait naturellement. M. Durand-Claye n'a eu garde de l'oublier et les tableaux qu'il a dressé à ce sujet lui ont montré une concordance, sinon générale, du moins très habituelle, entre les courbes de plus grande mortalité et celle de l'encombrement ; mais l'influence de ce facteur peut-être modifiée, sinon renversée, par des condition correctrices de bien être, comme on le voit dans les quartiers riches de Paris, et il ne faut pas lui attacher une importance absolue. La densité de population de la maison est un facteur autrement significatif.

M. Durand-Blaye a constaté, à ce propos, que les quartiers où les maisons sont le plus peuplées sont précisément ceux qui ont fourni à l'épidémie typhoïque le tribut le plus lourd ; et, inversement, là où l'entassement était moindre, la mortalité s'est abaissée. La maison à Paris, je le disais tout à l'heure, est habitée en moyenne par 32 individus ; le quartier Saint-Gervais a 48 habitants par maison et il a perdu un peu plus de 15 personnes par groupe de 10,000 ; par contre, à Auteuil, où il n'y a, en moyenne, que 11 habitants par maison, la mortalité typhoïque n'a pas dépassé, pour le même chiffre 5,54, c'est-à-dire n'a guère été que le tiers de celle du quartier Saint-Gervais. Mais entre les maisons, les garnis, ces caravansérails de la misère, sont l'objet d'une prédiction particulière de la fièvre typhoïde pour cette double raison; que l'encombrement y atteint un degré inouï, et que les gens qui les traversent sont généralement des nouveaux-venus, offrant, à ce titre, au miasme de l'encombrement une impressionnabilité particulière.

L'épidémie typhoïque doit nécessairement, dans son inégale répartition entre les différents quartiers d'une même ville, subir l'influence de l'état de la canalisation souterraine. M. Durand-Claye a constaté que les quartiers de Paris dont le système d'égouts est le plus avancé et le plus parfait ont accusé une mortalité moindre ; en particulier, le premier, le huitième et le neuvième arrondissement, dont la canalisation est aux 85|100e achevée, tandis que les derniers arrondissements, du quinzième au dix-neuvième, qui sont encore si mal partagés au point de vue des égoûts, ont été sensiblement plus éprouvés. Toutefois, cette influence des égoûts semble moins active que celle de l'encombrement et de pénurie d'eau. Mais si la canalisation est un élément fondamental de la salubrité des villes, l'établissement des égoûts, par la diffusion des miasmes putrides, le remuement d'un sol souvent infecté, est pour la santé publique une épreuve, et ici encore, il a paru que là où des égouts nouveaux avaient été établis, la mortalité avait été plus considérable.

Il n'est pas nécessaire de faire ressortir l'intérêt de recherches de cette nature ; c'est par une pareille analyse, laborieusement poursuivie, qu'on arrivera à mettre en évidence les divers facteurs de l'insalubrité des villes et à leur donner le coefficient de nuisance qui revient à chacun d'eux. Mais il faudrait bien se garder, et l'auteur de ce travail n'est pas tombé dans cette exagération, d'attribuer à chacun d'eux un fonctionnement isolé dans la production d'une mortalité typhoïque accrue ou amoindrie ; vers ce résultat viennent concorder un grand nombre de causes qui s'ajoutent, se retranchent, se neutralisent, se renversent, et l'analyse sera probablement toujours impuissante à faire la part d'influence qui revient à chacune d'elles. Mais ce qui ne peut tromper, c'est la lutte contre chacun de ces éléments d'insalubrité dont la malfaisance, si elle est difficile à mesurer, est notoire. Notre ambition actuelle serait d'avoir un Paris où l'on ne mourût pas de la fièvre typhoïde plus qu'à Londres; on peut certainement tendre à ce résultat avec l'espoir de le dépasser un jour. C'est une affaire de vigilance et d'argent.

FONSSAGRIVES.

M. Gibello, à Faucognez : « Je puis vous annoncer ma guérison pleine et entière par les Pilules Suisses. » — M. Desbordes, aux Batignolles : « De tous les remèdes que j'ai employés depuis 25 ans, c'est le seul qui m'ait fait le plus de bien. » — Les Pilules Suisses, en purifiant le sang, sont efficaces dans presque toutes les maladies chroniques. 1 fr. 50 la boîte, dans les pharmacies. 20590

VARIÉTÉ

FŒDORA LA NIHILISTE

PAR A. DE LAMOTHE

CHAPITRE Ier.

LE JUBILÉ DU PROFESSEUR TCHTO-TO-KOY

On ne pouvait pas laisser le marmot à croquer aux loupe, le brave prêtre l'emporta à sa cure.

Si gentil que fut l'enfant, personne ne le réclama, on le savait en bonnes mains et on l'y laissa. Le prêtre n'eut garde de l'envoyer à l'hospice, il le confia aux soins de la bonne Suzanne, qui, à soixante-cinq ans sonnés, fit son apprentissage de mère.

Ce fut dans ce nid champêtre, pauvre de meubles mais embaumé de vertus, que Louis de Gonzague apprit à bégayer ses prières et à épeler ses lettres. A 8 ans il commençait le latin et servait la messe, à 12 il partit en pleurant pour le petit séminaire.

A 17 il était bachelier et parlait de se faire prêtre quand son père adoptif, emporté tout à coup par une fluxion de poitrine, prise en allant pendant la nuit confesser un vieux pécheur, lui laissa en mourant une fortune de quatre mille francs, son bréviaire et la pauvre Suzanne devenue infirme.

L'excellent Louis n'accepta de l'héritage que les quatre mille francs et, sans même attendre que les fleurs déposées sur la tombe de son bienfaiteur fussent flétries, il partit pour Paris afin d'y chercher fortune.

Son premier soin, en y arrivant, avait été de s'habiller d'une manière plus convenable à ses désirs, le second de changer son nom de Louis de Gonzague, par trop clérical, contre celui de Jules Brémond, sous lequel il entra dans sa nouvelle vie.

Tant que durèrent les pièces de vingt francs, tout alla bien ; mais à Paris, lorsqu'on fréquente les cafés et les théâtres, elles n'ont pas la vie longue ; à la dernière il fallut se mettre en quête d'une position, passer de l'oisiveté au travail, de l'abondance à la gêne, le découragement succéda vite à la dissipation ; la privation forcée des plaisirs produisit leur effet habituel, Jules se trouva jeté dans la classe des déclassés, mécontents et jaloux, vécut d'expédients peu lucratifs, encore moins honorables, se lança dans les sociétés secrètes, se fit affilier au club de la jeune Montagne et, grâce aux connaissances qu'il avait acquises au presbytère, ainsi qu'à une réelle facilité d'élocution, il avait déjà acquis une certaine popularité de carrefour quand la révolution éclata.

La Commune, qui le trouva en prison, où il avait été mis à cause d'un article ignoble, publié par lui dans une de ces feuilles qui ne vivaient que de calomnies et de mensonges, l'en retira pour l'attacher à la police, puis le fit, on ne sait pourquoi, lieutenant-colonel de l'armée fédérée.

Son grade, ses galons et son grand sabre le servirent merveilleusement, non pas pour combattre les Prussiens ou repousser les attaques des infâmes Versaillais, son patriotisme avait un autre objectif, mais pour faire chez les riches suspects, dont il savait admirablemant crocheter les coffres-forts, de nombreuses et fructueuses visites domiciliaires.

L'approche des troupes de Versailles vint le troubler dans ses patriotiques occupations ; les boulets commençaient à arriver, il pensa qu'un lieutenant-colonel doit se réserver pour la patrie et prit ses précautions en conséquence.

Barbe et moustache tombèrent sous le rasoir, un épais chignon remplaça le képi doré, une robe la tunique à aiguillettes, et le chemin de fer aidant, mademoiselle Julia passait la frontière de Belgique à l'heure même où les soldats de l'ordre entraient dans Paris, incendié par les pétroleurs et ensanglanté par l'assassinat des otages.

Condamné à mort par contumace à la suite de ces sinistres événements, Jules Brémond, possesseur d'une quinzaine de mille francs qu'il avait volés, passa à Londres pour y jouir de son honnête aisance.

Mais là encore, l'affluence de nombreux fugitifs, qui le traitaient de transfuge et voulaient le contraindre à vartager avec eux des bénéfices dont ils connaissaient la source, commençait à lui rendre l'existence peu agréable, quand une circonstance heureuse l'engagea à s'éloigner de nouveau.

Cette occasion n'était autre que la connaissance qu'il fit d'un de ces Russes cosmopolites qui, profitant de leur opulence pour voyager, croient de bon ton d'afficher hors de leur patrie les tendances les plus libérales, et, comme cette déesse de l'antiquité, qui passait six mois au ciel, six mois aux enfers, sont aussi plats courtisans pendant une moitié de l'année qu'ils sont pendant l'autre révolutionnaires à outrance.

Jules joignait à un certain verni du monde beaucoup d'entrain dans la couversation, contait avec esprit; mentait avec impudence et savait débiter, sans trop de monotonie, tous les lieux-communs déclamatoires qui traînent dans les journaux.

Il ne lui en fallut pas davantage pour charmer le comte Alexandre Kourdukof, chambellan de S. M. l'Empereur de toutet les Russies, et devenir son ami intime.

Le richissime comte s'ennuyait, il fit sa société du Français, l'invita à l'accompagner en Russie et lui fit délivrer un passe-port en bonne forme au nom de Jules Brémont.

Sachant le grand seigneur affligé d'une de ces fortunes telles qu'on n'en trouve qu'en Russie on dans les contes des *Mille et une Nuits*, celui-ci n'avait pas hésité à accepter l'offre de son nouvel ami, aux dépens duquel il comptait mener une large existence.

Le comte étant parti il le suivit de près et, aussitôt arrivé à Pétersbourg, il courait se présenter au palais de son protecteur, sur le canal de la Fontanka.

Les Russes oublient vite les liaisons qu'ils ont si facilement nouées à l'étranger ; Jules avait fait son temps, il ne fut pas reçu.

Une seconde, une troisième tentative n'eurent pas plus de succès; ne pouvant croire à ce qu'il appelait une aussi noire ingratitude, Jules fit passer sa carte par un valet de pied, qui la lui rapporta, avec un insolent sourire, accompagnée d'un billet de 25 roubles.

C'était un congé en forme; l'ex-colonel, qui n'était pas fier, accepta l'aumône, mais continua à envoyer suppplique pour supplique.

Pour se débarrasser de cet importun, Son Excellence lui donna une lettre de recommandation pour le curateur de l'Université de Moscou, qui voulut bien le nommer répétiteur de français aux gages de 1,200 faancs, dans un des corps de cadets soumis à son autorité.

A partir de ce mement, l'intime ami du comte, déçu dans ses projets, avait, en perdant l'espérance de vivre en aristocrate, repris tout son républicanisme et voué au gouvernement russe une de ces haines aussi lâches que farouches, qui, n'excluant pas l'hypocrisie, ne reculent devant aucun crime ou aucune honte, pourvu que, par un moyen quelconque, elles conduisent au but poursuivi : l'or et la jouissance.

Entre le communard français et les nihilistes russes il y avait trop d'attraction pour que bientôt ils ne fissent pas cause commune.

Sans s'en douter, Piotre Alexandrovitch avait trouvé une excellente mais dangereuse recrue, excellente pour conseiller ou préparer le crime; dangereuse, car, pour quelques roubles, cet homme ne pouvait pas hésiter une minute à se vendre et à livrer ses complices.

Enveloppés dans leurs manteaux à la fourrure desquels le froid suspendait, sous forme de grelots de givre, la vapeur de la respiration, les deux nouveaux amis se dirigèrent rapidement vers le palais de l'Université.

De nombreux traîneaux, les uns sordides, les autres, au contraire, d'un luxe annonçant l'opulence de leurs propriétaires, ou revenaient à vide, ou stationnaient au bas du perron, sur les hautes marches duquel se tenaient des domestiques en livrée, annonçant par leur présence que l'affluence devait être nombreuse dans les salles.

Au moment où les nouveaux arrivants entrèrent dans le vestibule, dont la chaude température contrastait si agréablement avec le froid de la rue, et dans lequel se tenaient immobiles, comme des statues, deux gendarmes bleus, raides, les yeux fixes, et les mains plaquées contre la couture de leur pantalon, une dizaine de personnes achevaient de s'y faire débarrasser de leurs galoches, de leurs manteaux que des moujiks, à large barbe taillée en éventail, et vêtus de longs caftans serrés à la taille par une ceinture de soie aux couleurs voyantes, numérotaient et mettaient silencieusement en ordre dans le vestiaire.

Piotre Alexandrovitch et Jules firent comme les autres, puis montèrent l'escalier d'honneur, garni de plantes rares, qui conduisait à la salle de réception.

Remarquable par ses dimensions grandioses, ses superbes colonnes de marbre couronnées de chapitaux de pâtre vulgaire, son parquet en superbe mosaïque et ses parois encadrées du stuc le plus bourgeois, cette salle offrait un mélange de richesse et de pauvreté, de majesté et de mesquinerie, qui est, pour ainsi dire, le caractère particulier de l'architecture russe.

Décorée pour la circonstance avec plus de richesse que de goût, elle produisait cependant un effet d'ensemble, qui, au premier coup-d'œil, effaçait des disparates choquants, meme dans son ameublement.

Du reste, même avec la bonne volonté, il aurait été difficile qu'il en eut été autrement à cette heure, où, sous les faisceaux de drapeaux, les guirlandes de verdure, jetées entre les colonnes, ou encadrant les tentures de soie rouge à franges d'or, les superbes camélias allongeant leurs rameaux chargés de fleurs inodores, mais éclatantes, les lustres se balançant à la voûte, se pressait une foule énorme d'étudiants, de militaires, de professeurs, de dames en toilette voyante, de tchinovnikis en habit bleu à boutons d'or, de popes aux longs cheveux pendant sur les épaules, de marchands vêtus de leurs amples kaftans soutachés de galons dorés, de jeunes filles de la bourgeoisie, peintes, coiffées du cacohnik en toile d'argent constellée de perles et de diamants avec leur longues nattes enrubannées, enfin de ce qu'on appelle là-bas le tout Moscou, c'est-à-dire, de toutes personnes connues par leur fortune, leurs talents, leur position ou leur élégance.

Toutefois, dans ces costumes et ces toilettes, un œil, sans être bien exercé, aurait bien vite remarqué les mêmes contrastes que l'on pouvait signaler dans l'architecture et la décoration de la salle.

Certes, les robes de soie, les hautes dentelles, les habits brodés sur toutes les coutures, les colliers étincelants, les riches décorations, les grosses épaulettes à torsades d'or, les velours et les grands cordons bleus ou rouges foisonnaient ; mais, à côté de ce luxe d'un goût souvent équivoque, et où l'or faux et le strass s'affichaient impudemment auprès des pierres fines et du métal précieux, se laissait voir, ou plutôt se montrait à dessein, avec une sorte de cynisme intentionnel, un groupe compacte d'étudiantes, les cheveux coupés à la titus, les unes portant un binocle grossier, les autres des lunettes ou des bésicles, dont les verres, noirs ou bleutés fortement, donnaient à leurs traits pour la plupart pâles et à leurs visages émaciés une physionomie rude de sectaires fanatiques.

Evidemment toutes ces étudiantes aux allures viriles, uniformément coiffées, malgré la rigueur du froid dans la rue et de la chaleur dans la salle, d'un chapeau rond en paille noir, avaient adopté un costume distinctif, car toutes étaient boutonnées de fond en comble dans un mac-ferlane de couleur brunâtre, sans taille, les enveloppant des pieds à la tête, comme une sorte de gaîne étroite et disgracieuse.

Quoique s'étant habitué à voir les blouses sordides et les carmagnoles trouées coudoyer les costumes brodés et pailletés des chefs fédérés pendant la Commune, Jules ne put s'empêcher de demander à son introducteur quelles étaient ces jeunes filles.

— Nos sœurs, répondit Pétrovitch, les étudiantes nihilistes.

— Leur mise n'est pas élégante.

— Qu'importe le vêtement, fit le jeune adepte, si l'âme est haute et le patriotisme ardent ; leur costume est à la fois un signe de ralliement et une protestation ! leur courage et leur foi dans l'idée est au-dessus de tout éloge. Renonçant aux vains plaisirs du monde, elle se réfugient dan l'étude pour devenir des citoyennes utiles et un jour entrer préparées par la science...

A l'hôpital des fous, interrompit brusquement la grosse voix d'un capitaine d'artillerie.

L'étudiant releva la tête, car la voix rude et moqueuse lui arrivait d'en haut, et sans doute, il aurait volontiers remis à sa place l'insolent, si celui-ci n'eut été de taille à lui administrer une verte correction. Mais voyant à qui il avait affaire, le patriote jugea prudent de se contenter de lui jeter un regard indigné, qui ne produisit d'autre effet sur le géant, que de le faire rire avec une expression à la fois provocatrice et plein de mépris. La position devenait embarrassante ; l'adepte nihiliste, qui, au fond, jugeait qu'en cas de dispute les rieurs pourraient bien n'être pas de son côté, trouva plus prudent de renoncer à la riposte, et s'empressa d'entraîner son ami hors de portée des oreilles et surtout des bras de l'officier.

— Ces sbires du despotisme sont tous les mêmes dit-il à mi-voix au Français, quand il se fut bien assuré qu'aucun militaire ne pouvait l'entendre. Nous réformerons cela.

— Réformer l'armée est impossible, murmura Jules avec amertume, car il se souvenait des Versaillais. Il faut la détruire.

— Depuis le général en chef jusqu'au dernier soldat, répondit le nihiliste.

— Mais que mettrez-vous à la place ?

— Rien.

— La gendarmerie ?

— Elle est pire encore, nous n'en voulons plus.

— La police ?

— Fumier des fumiers, c'est par elle que nous commencerons.

— Moi, je déteste encore plus les prêtres, fit Jules.

— Nous ne les épargnerons pas davantage ; notre programme est : Détruire tout ce qui existe.

— Permettez, Piotre Alexandrovitch, détruire n'est que la moitié d'un programme : car, enfin, il faut bien reconstruire plus tard.

— Notre mission est seulement de renverser, affirma l'étudiant avec un accent de conviction profonde.

— Bien parlé, frère, fit une des jeune filles coiffées à la titus, notre mot d'ordre le dit : Nihil, Rien, rien de ce qui existe ne doit continuer ; à nous de faire table rase ! Plus tard viendront d'autres hommes avec des vues plus justes ; ayant à travailler une œuvre commencée leurs mains seront plus habiles. Ceux-ci bâtiront ; nous, démolissons !

Dans la voix de cette étudiante, il y avait quelque chose d'âpre et d'inflexible ; rien, qu'à l'entendre parler, on sentait instinctivement qu'il n'y avait plus de pitié dans ce cœur, de raison dans ce cerveau.

— Si toutes les femmes lui ressemblent en Russie, pensa Jules, monsieur Alexandre n'a qu'à se bien tenir et à défendre l'importation du pétrole. Avec cinq ou six cents nihilistes comme celle-là, les Versaillais n'auraient pas trouvé une maison debout à Paris !

Une explosion de frénétiques applaudissements interrompit les réflexions de l'ex-colonel et une forte poussée, faite dans le fond de la salle, le rapprocha d'une estrade encore inoccupé ; mais sur laquelle une table et des siéges avaient été préparés d'avance.

C'était le professeur Tche-to-Koy qui faisait son entrée, précédé des huissiers de la Faculté, et accompagné par le corps enseignant sous la conduite du curateur de l'Université.

(A SUIVRE).

NOUVELLES DU SOIR

Depêches de nos correspondants particuliers et PAR FIL SPÉCIAL

M. le comte de Paris

Paris, 4 février.

M. le comte de Paris arrivera à Paris le 25 courant.

Réunion ouvrière à Lyon

Lyon, 3 février.

Aujourd'hui, a eu lieu, salle de la Perle, une réunion d'ouvriers tisseurs pour examiner la situation économique des ouvriers. Environ 400 ouvriers y assistaient.

Après la constitution du bureau, le secrétaire de la commission d'organisation a lu un rapport rappelant que le but de la réunion était de rechercher les causes de la crise acetuelle et les remèdes à y apporter.

Trois orateurs ont pris successivement la parole. Ils ont déclaré que la crise provenait surtout de l'exès de production et en particulier, pour l'industrie du tissage, de l'imprévoyance des négociants lyonnais. Ils ont proposé, comme solution principale de la crise, la réduction à 8 heures de la journée de travail.

On a voté ensuite un ordre du jour déclarant que, en présence des discussions qui venaient d'avoir lieu à la Chambre, les travailleurs devaient s'entendre pour arriver à la diminution des heures de travail par des lois internationales.

Les assistants se sont ensuite engagés à soutenir les tisseurs dans leurs revendications. On remarquait que les ouvriers tisseurs étaient peu nombreux à cette réunion.

Au moment de la sortie quelques anarchistes ont crié : Vive l'anarchie ! A bas l'autorité !

Les obsèques de M. Rouher

Paris, 4 février.

Le *Figaro* annonce que la famille Rouher a décidé, après délibération, d'accepter pour les obsèques de l'ancien ministre les honneurs militaires auxquels il a droit comme grand officier de la Légion d'honneur.

L'Impératrice a adressé à Mme Rouher un nouveau télégramme de condoléances.

Les évènements d'Egypte

Souakim, 3 février.

L'ennemi a attaqué ce matin le camp fortifié de Souakim. Après une fusillade d'une heure, il s'est retiré. La garnison de Sinkat, manquant de provisions, avait organisé une sortie pour se procurer des vivres, mais ses fourrageurs ont été attaqués par l'ennemi et tous ont péri. 600 hommes de troupes nègres, armés de fusils Remington sont partis aujourd'hui pour rejoindre Baker-Pacha à Trinkitat.

Aux États-Unis

Washington, 3 février

M. Morisson, président du comité des voies et communications, espère déposer de main un bill sur le tarif des douanes.

Ce bill proposera de réduire de 20 0|0 les droits sur les produits chimiques, le sucre, les métaux, le coton, la laine et les étoffes en coton et laine.

Les droits sur la soie et les liqueurs alcooliques ne seront pas réduits.

Une grève de filateurs de coton, provoquée par une réduction des salaires, éclatera demain dans dix usines de Pall-river (Massachussetts)

L'agitation irlandaise

Boyle, 3 février.

Une démonstration nationaliste a eu lieu aujourd'hui à Ballymote, Comté de Sligo. De nombreux orangistes y assistaient. Ils ont tiré sur les nationalistes, dont trois ont été blessés. La foule a alors attaqué les orangistes et en a blessé deux.

La police a entouré les maisons des orangistes de la ville, afin de les protéger contre la foule. Elle a arrêté trois orangistes.

Un autre meeting a été tenu plus tard.

Un grand émoi règne dans la ville.

DERNIÈRE HEURE

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

(*De nos correspondants particuliers et* PAR FIL SPÉCIAL)

La crise ouvrière

Paris, 4 février

La commission d'enquête sur la crise ouvrière sera nommée jeudi.

Les manifestations sur la voie publique

Paris, 4 février

L'Union démocratique a examiné le projet de loi relatif aux manifestations sur la voie publique. La majorité est favorable à l'amendement Goblet.

La droite royaliste

Paris, 4 février.

La droite royaliste a examiné la conduite à tenir au sujet des interpellations Haentjens, Colbert et Delaplace. Elle a décidé de s'opposer aux projets concernant les instituteurs. A propos du projet Laisant sur les monts-de-piété, elle déposera une proposition tendant à la décentralisation de ces établissements.

COMMERCE

Télégrammes de MM. Van der Velde et Reinemund, communiqués par Jules Cauët.

Le Havre, 3 février 1884.

Cours de clôture de New-York, du 2 février

Ventes du jour : 42,000 balles. — Marché languissant.

Recettes du jour : 14,000 balles contre 21,000 en 1883 et 10,000 en 1882.

Total de la semaine : 14,000 balles contre 21,000 en 1883 et 10,000 en 1882.

Cotons

déc.	janv.	fév.	mars	avril	mai	juin	juil
		10.69	10.84	11.01	11.15	11.28	11.40

août	sept.	octob.	nov.
11.48	11.14	10.77	10.67

Saindoux

jan.	fév.	mars	avril	mai	juin	juil.	août
	9.47	9.55	9.62	9.70	9.75	9.80	9.85

Maïs

déc.	jan.	fév.	mars	avril	mai	juin
			61 3/4	64 1/4	64 3/4	65

Cafés

fév.	mars	avril	mai	juin	juill.	août	sep.
10.80	10.90	11.00	11.05	11.10	11.15	11.20	11.25

Froment

fév.	mars	avril	mai	juin	juil.
105 1/2	107 1/4	109 3/4	111 1/4	112 3/4	110

Roubaix, 3 février 1884.

DEPÊCHES COMMERCIALES

Dépêches de MM. Busch & Cie, du Havre, représentés à Roubaix, par M. Bulteau-Grymonprez :

Le Havre, 4 février.

Ventes 1,000 b. Marché facile.

Liverpool, 4 février.

Ventes 10,000 b. Marché calme.

New-York, 4 février.

Middling Upland, 10 3/4.

Recettes aux Etats-Unis : 14,000 b.

Cotes en cents du Middling, classe américaine, New-Orléans 10 3/8, Savannah 10 3/8.

LAINES

Condition des Laines, des soies et des cotons. à Fourmies :

Bulletin du mois de janvier 1884

Total du mois : Nombre d'opérations 1476 ; Poids : 408,522 k. 50.

Laines peignées : Nombre d'opérations : 897 ; Poids : 184,310 k. 70.

Laines filées : Nombre d'opérations : 579 ; Poids : 224,211 k. 80.

Il a été fait dans le courant de ce mois, 604 opérations de Titrage.

Le Directeur,
E. GRIDAINE.

Le Havre, 1er février.

Importations de la quinzaine : 5,490 balles.

Débouchés de la quinzaine :

Aux enchères	1.375 balles
Suite »	644 »
De gré à gré	696 »
Expéditions directes	3.489 »
Total	6.204 balles

Stock ce jour : 5.494 balles dont 4,264 balles Plata, contre 8,476 balles dont 4,039 balles Plata à pareille époque 1883.

Nous donnons de nouveau le résumé que nous avions publié après les enchères.

Présenté : 2713 Buenos-Ayres ; 1121 Montevideo ; 264 diverses. Ensemble 4098 balles.

Vendu : 801 Buenos-Ayres ; 419 Montevideo ; 155 diverses. Ensemble 1375 balles.

Comme nous l'avions dit précédemment, ces enchères présentaient un très-beau choix de laines nouvelles de Buenos-Ayres et de Montevideo.

Elles avaient attiré un bon nombre d'acheteurs.

A la première séance, il a été adjugé 1,017 balles, dont 863 balles Plata et 154 balles Russie et Chili, comme suit : Buenos-Ayres et Montevideo : *Nouvelle tonte*. Bonnes à supérieures aux pleins prix antérieurs de gré à gré. Les autres qualités moins recherchées, n'ont obtenu que les prix précédents, parfois même un peu moins.

Ancienne tonte délaissées ; baisse 5 à 10 cent. sur les cours de novembre...

Le second jour, il n'a été adjugé que 368 balles Plata aux prix de la première séance.

Entre séance et après la dernière, il a été traité à la parité des enchères :

Env. 354 Buenos-Ayres, 170 Montevideo, 72 Russie, ensemble 644 balles.

Passablement de lots sont encore marchandés.

Depuis lors, les affaires se sont bornés à 316 balles Plata et 380 balles Chili sans changement dans les cours.

Les avis de la 1re séance des enchères d'Anvers constatent un peu d'entrain et des prix faibles et même en baisse pour les laines anciennes. La deuxième séance, dont le choix était meilleur, a établi une baisse de 5 à 10 cent. sur toutes les sortes.

C'est un contraste bien grand avec ce qui se passe depuis le commencement de la campagne dans la Plata, où les acheteurs sont animés d'une ardeur fébrile et permanente qui n'est pas plus en rapport avec la position générale de l'industrie.

Peaux de mouton. — Importations nulles. — Ventes : 32 balles à prix réservé. — Stock : 633 ballots cuirots salés verts.

HOUBLONS

Poperinghe, 1er février.

Depuis huit jours aucune affaire ne s'est réalisée en culture, bien que les offres restent fermes à 140 fr. les 50 kil. Seulement les transactions qu'on signale se font entre marchands et spéculateurs.

Bischwiller, 31 janvier.

Rien de nouveau à remarquer cette semaine - les affaires sont calmes et les détenteurs augmentent toujours leurs prétentions. Les prix se maintiennent fermes avec tendance à la hausse. On continue à offrir fr. 220 à 230 par 50 kil. suivant qualité.

Les nouvelles des autres centres de production d'Alsace s'accordent parfaitement avec la situation pour notre place.

Nuremberg, 31 janv.

Il a été vendu hier, env. 109 et aujourd'hu env. 250 balles. Les arrivages de ces deux derniers jours comporte env. 200 balles. Les prix des qualités moyennes sont de nouveau plus fermes.

On côte: Wurtemberg prima 190 à 195, secunda 175 à 185; Hallertau prima 190 à 195; Pologne prima 190 à 195, secunda 175 à 185: Alsace prima 185 à 190, secunda 175 à 180; houblons des montagnes 180 à 188; Marktwaare 170 à 180 Aischgrund 170 à 185 Rm.

Lettres mortuaires et d'Obits

IMPRIMERIE ALFRED REBOUX. — **AVIS GRATUIT** dans le *Journal de Roubaix* (Grande édition) dans le *Petit Journal de Roubaix* et dans la *Gazette de Tourcoing*.

LA MODE DE PARIS

52 Numéros, paraissant chaque dimanche avec 8 pages grand format, contenant par an plus de 3,000 modèles de toilettes, costumes, confections, chapeaux, lingeries, bijoux, coiffures, accessoires de toilette, costumes et confections pour enfants, jouets, travaux à l'aiguille, au crochet, tapisserie, ameublement, etc. Charades, énigmes et problèmes divers, *un Courrier* traitant spécialement de la mode et un autre des détails de la toilette ; Romans et nouvelles ; Causeries anecdotiques, menus et recettes de cuisine et d'économie domestique. Enfin 24 grands suppléments renfermant dans une année plus de 1,000 Patrons en grandeur naturelle et Modèles de broderies en tous genres.

1re Edition, sans gravures coloriées. 14 fr. par an
2e — avec 52 gravures coloriées. 25 —

LA MODE UNIVERSELLE

Créée spécialemement pour les personnes qui préfèrent à une partie littéraire un nombre plus grand de gravures de chapeaux, de toilettes et d'ouvrages de dames. 24 Numéros par an, paraissant le 1er et le 16 de chaque mois, avec 12 suppléments de patrons et broderies.

1re Edition, sans gravures coloriées. 8 fr. par an.
2e — avec 36 gravures coloriées. 18 —

Un numéro spécimen est envoyé gratuitement à toutes personne qui en fait la demande à l'administration, 25 rue de Lille, Paris.

PROGRAMME DES THÉATRES

THEATRE DES BOULEVARDS. — Lundi 4 février, à 8 heures 1/2 : *Le Petit Duc*, opéra comique en 3 actes. *Marie Jeanne ou la Femme du Peuple*, drame en 6 actes.

Mardi 5 février, à 8 heures : *Prête moi ta femme*, comédie bouff